

Entretien avec Sabina Loriga: la biographie comme un problème*

Interview with Sabina Loriga: the biography as a problem

Adriana Barreto de Souza

adrianaabarreto@gmail.com

Chercheuse

Universidade Federal Rural do Rio de Janeiro

Campus de Seropédica – BR 465 (Antiga Rio-São Paulo) – Km 7

23890-000 – Seropédica – RJ

Brasil

Fábio Henrique Lopes

lopesfh@yahoo.com

Chercheur

Universidade Federal Rural do Rio de Janeiro

Campus de Seropédica – BR 465 (Antiga Rio-São Paulo) – Km 7

23890-000 – Seropédica – RJ

Brasil

Mots-clés

Biographie; Histoire; Historiographie.

14

Keywords

Biography; History; Historiography.

Sabina Loriga, déjà connue au Brésil avec une remarquable production bibliographique, est directrice de recherche à l'*École des Hautes Études en Sciences Sociales* (EHESS/Paris) et la responsable par l'*Atelier international de recherches sur les usages publics du passé*. Actuellement, elle dirige avec Jacques Revel un programme de recherche sur la *Linguistic turn*. En outre, elle et d'autres chercheurs animent le séminaire *Temps, mémoires et histoire* à l'EHESS.

Sabina Loriga est la directrice de plusieurs thèmes d'étude, c'est-à-dire, sur les rapports entre l'histoire et la biographie, l'histoire et la mémoire, sur l'usage public du passé et sur la construction du temps historique. Une partie de ses études a été traduite dans d'autres langues – l'allemand, l'anglais, l'italien et le portugais. En ce qui concerne sa production récente, on met en relief le livre *Le Petit X: de la biographie à l'histoire* (LORIGA 2010a), qui a été traduit en portugais sous le titre *O pequeno X: da biografia à história* (LORIGA 2011). Cet ouvrage-ci fait partie de la collection «l'Histoire et l'historiographie», de la Maison d'Édition *Autêntica*.

Enviado em: 11/6/2012

Aprovado em: 16/7/2012

* L'entretien a été traduit du français par Clinio de Oliveira Amaral (UFRRJ) et par Ana Carolina Lima Almeida (UFF). Les notes ont été faites par Rebeca Gontijo (UFRRJ) et par Maria da Glória de Oliveira (UFRRJ).

Le lecteur pourra trouver d'autres publications en portugais, comme, par exemple: «A tarefa do historiador», un chapitre du livre *Memórias e narrativas (auto)biográficas* (LORIGA 2009), et «A imagem do historiador, entre erudição e impostura», un article du recueil *Imagens na história: objetos de história cultural* (LORIGA 2008).

Dans ce petit répertoire bibliographique, on ne pourrait pas oublier le texte «A biografia como problema», qui fait partie de l'acclamé *Jeux d'échelle*, organisé par Jacques Revel (REVEL 1996; LORIGA 1996). En outre, on suggère d'autres importantes contributions de l'auteur pour la réflexion sur l'office de l'historien: «Ser historiador hoje», publié par la revue *História: debates e tendências* (LORIGA 2003a), et, dans cette même année, l'entretien fait par Benito Schmidt pour la revue *Métis: história e cultura* (LORIGA 2003b). Finalement, on rappelle son premier article traduit en portugais, qui était encore lié au sujet de son doctorat: «A experiência militar», qui fait partie de la collection *História dos jovens*, organisée par Giovanni Levi et par Jean-Claude Schmitt (LEVI; SCHMITT), et publié au Brésil en 1996.

Sabina Loriga est une historienne très attentive à l'état actuel de la discussion historiographique. Ainsi, elle se dédie à investiguer les défis et les limites du travail historiographique et les tâches de l'histoire dans les aspects théoriques et épistémologiques. L'entretien suivant, qui a eu lieu le 7 octobre 2011, dans le quartier de Copacabana, à Rio de Janeiro, envisage mettre en relief ceux défis-ci, mais elle y revient d'une façon spéciale aux problèmes de la biographie.

1. *Adriana Barreto de Souza: Venez-vous de publier ici même, au Brésil, votre livre Le Petit X: de la biographie à l'histoire (LORIGA 2010). Qu'est-ce que veut dire le petit x?*

Sabina Loriga: En effet, le titre est un peu énigmatique. Le petit x indique l'apport individuel, la contribution individuelle au développement historique, développement pas dans le sens d'une amélioration, mais d'une réalisation historique. L'expression est du grand historien allemand Johann Gustav Droysen qui, en 1863, écrit que si on appelle *A* le génie individuel, à savoir tout ce qu'un homme est, possède et fait, alors ce *A* est formé par $A + X$, où *a* contient tout ce qui lui vient – des circonstances externes de son pays, de son peuple, de son époque, etc. – et où *X* représente sa contribution personnelle, l'œuvre de sa libre volonté. Il donne l'exemple de Raphael: les couleurs, le pinceau, la toile dont il se servait étaient faits de matières qu'il n'avait pas créées lui-même, et il s'est nourri dans la tradition de l'Église, mais il y a ajouté quelque chose de personnel. Ensuite, Droysen rappelle que, même si les statistiques indiquent que dans un pays donné naissent de nombreux enfants illégitimes, il serait difficile qu'une seule mère se console de l'idée que la loi statistique « explique » son cas. Or, bien qu'infiniment petit, le *x* est fondamental, car c'est lui qui donne à l'histoire son mouvement.

2. ABS: Comment avez-vous conçu l'idée de ce livre?

Sabina Loriga: L'idée de ce livre est née d'une expérience de recherche précédente, c'est-à-dire de mon livre sur l'Armée au XVIII^e siècle, où j'avais cherché à reconstruire une institution à partir de différentes expériences individuelles. À l'époque, j'avais employé la métaphore du Rashomôn. Le Rashomôn est un texte japonais, écrit par Ryûnosuke Akutagawa, qui ensuite est devenu un film grâce à Akira Kurosawa, où le même délit est raconté de manière différente par les quatre personnages (le bandit, la femme, le samouraï et le bûcheron).¹ L'idée du Rashomôn a depuis lors été souvent utilisée par l'historiographie post-moderne pour mettre en valeur la dimension rhétorique de l'écriture historique, jusqu'à définir l'histoire comme un genre particulier de la fiction narrative qui, comme tel, ne serait pas susceptible de vérification. Ce n'était pas mon intention. Plus simplement, je souhaitais mettre en lumière la pluralité des significations profondes du processus d'institutionnalisation. Je suis sortie de cette recherche avec une série de satisfactions, mais aussi avec quelques insatisfactions concernant l'approche biographique. En particulier, mes doutes concernaient deux utopies qui ont marqué la redécouverte de la biographie dans les dernières décennies. La première utopie, celle de la représentativité biographique, promet de découvrir un point qui contient toutes les qualités de l'ensemble. Dans cette perspective, idéalement l'historien devrait travailler en deux temps: tout d'abord, identifier l'individu représentatif (le paysan normal, la femme normale, etc.) et ensuite étendre, selon une procédure inductive, ses qualités à une catégorie entière (la classe paysanne, le genre féminin, et ainsi de suite). Il s'agit d'une option importante, visant à intégrer l'étude biographique dans une perspective de généralisation, qui se traduit cependant dans une quête d'expériences moyennes: l'historien choisit les traits les plus communs d'une histoire de vie (plus exactement, ceux qu'il considère comme les plus communs) et néglige les traits plus personnels. La seconde utopie est celle naturaliste. Cette perspective ne promet pas de trouver un abrégé ou bien une sorte de miroir résumé de l'ensemble historique, donc elle n'écrase pas la variété du passé, mais elle vit dans le mirage de pouvoir saisir une époque ou une civilisation en reconstituant ses éléments *un par un*, d'arriver à épuiser le travail prosopographique et d'élaborer des catégories interprétatives pleinement adhérentes à la réalité empirique; c'est l'idée de la connaissance comme copie intégrale de la réalité. Ce sont aussi ces sollicitations utopiques, que j'ai vécues personnellement à l'occasion de la recherche consacrée à l'armée du XVIII^e siècle, qui m'ont suggéré de jeter un regard en arrière, sur l'époque qui précède le divorce entre l'histoire sociale et l'histoire politique. À bien des égards, avec mon livre je propose de faire une incursion dans la tradition. Il ne s'agit pas d'un rappel à l'ordre. Je ne prête pas à nos prédécesseurs une autorité indiscutable,

16

¹ Le film *Rashomôn*, dont le réalisateur est Akira Kurosawa qui avait aussi adapté le scénario, a été lancé au Japon en 1950.

et je n'entends pas négliger l'importance des innovations ou des expériences historiographiques réalisées au cours des dernières décennies. Je crois cependant qu'un rapport plus profond avec la tradition ne peut qu'enrichir nos possibilités d'expérimenter.

3. ABS: Identifiez-vous, à la fin du XVIII^e siècle, l'émergence d'un mouvement de «désertification du passé» qui a traversé les disciplines les plus disparates – de la démographie à la psychologie, en passant par l'histoire et la politique. Pourriez-vous développer cette pensée?

Sabina Loriga: La frontière qui sépare l'histoire et la biographie a toujours été assez contrastée et nous pouvons repérer dans toutes les époques des historiens qui ont espéré une séparation définitive entre elles. Mais, en effet, le fossé entre les deux genres s'est creusé en profondeur surtout au cours du XIX^e siècle, quand la pensée historique atteint son apogée. Je voudrais souligner deux moments clés, qui ont encouragé une séparation définitive. Le premier remonte à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle et est lié surtout au succès et à l'impact de l'histoire philosophique, alors que le second moment, qui a été déclenché dans les dernières décennies du XIX^e siècle par les historiens, touche l'histoire de l'intérieur et coïncide avec le divorce entre l'histoire sociale et l'histoire politique. À cette époque, certains historiens ont désiré quitter les habits de la réflexion morale pour endosser ceux, plus nouveaux et plus étincelants, des sciences sociales, modelés sur l'exemple des sciences de la nature. Dans la tentative d'appliquer le principe de causalité aux phénomènes sociaux, ils sacrifient tout ce qui est singulier ou unique: les individus ne sont pas pensés comme des êtres particuliers, doués d'un caractère singulier, distinctif, même pas comme des êtres capables d'agir sur le cours de l'histoire, mais comme des exemplaires équivalents entre eux, soumis à la seule domination du groupe (classe, nation, etc). J'ajouterais – à propos du séminaire d'hier² –, que la désertification du passé impliquait aussi l'idée que l'historien doit effacer sa propre subjectivité. Il y a donc eu une double dépersonnalisation: du passé et de l'historien, qui peut parler en tant que spécialiste, en tant qu'expert, jamais en tant qu'auteur. Heureusement, il y en a eu aussi de nombreuses résistances. C'est pour cette raison qu'il m'a semblé important de revenir sur quelques auteurs qui, à travers le XIX^e siècle, se sont efforcés de sauvegarder la dimension individuelle de l'histoire. Les auteurs que j'ai longuement fréquentés sont des historiens (outre Thomas Carlyle, principalement des auteurs allemands, de Wilhelm von Humboldt à Friedrich Meinecke), un historien de l'art (Jakob Burckhardt), un philosophe (Wilhelm Dilthey) et un écrivain (Léon Tolstoï).³ En fait, la définition disciplinaire

² Sabina Loriga fait allusion à la conférence qu'elle a réalisée à l'Université Fédéral Rural du Rio de Janeiro, à Seropédica, le 6 octobre 2011, dont le titre avait été «Le moi de l'historien», puis prononcé le 10 octobre à l'Université Fédéral do Rio Grande do Sul.

³ Il s'agit de l'article (inédit) de Loriga, «Le moi de l'historien», il y en aura une version en français et une version en portugais. On le trouvera dans la section livre de la revue *História da Historiografia* dans le n° 10, décembre 2012, [à paraître].

apparaît bien pauvre, car il s'agit, dans la plupart des cas, de *pièces uniques* qui ne relèvent ni d'une école ni d'un courant. Il n'y a pas de continuité ou de cohérence entre eux, mais ils partagent au moins deux convictions. Ils croient avant tout que le monde historique est créatif, productif, et que cette qualité ne repose pas sur un principe absolu, transcendant ou immanent à l'action humaine, mais qu'elle procède de l'action réciproque des individus. Par voie de conséquence, ils ne présentent pas la société comme une totalité sociale indépendante (un «système» ou une «structure» impersonnelle supérieure aux individus et qui les domine), mais comme une œuvre commune. On pourrait parler d'interaction, mais je tiens à préciser que, pour ces auteurs, l'interaction n'est pas seulement formée de ces mortels de chair et d'os – parents, voisins de palier, collègues de travail –, ce que le jargon sociologique dénomme *l'autre situationnel* et qui peuplent aujourd'hui tant de commentaires sur le *network analysis*. Elle se nourrit également de figures idéales, voire imaginaires, comme le sont Prométhée, Antigone, Hamlet, Faust et Sancho Pança, Tartuffe ou M. Pickwick. De figures historiques aussi: Luther, Frédéric le Grand ou Goethe.

4. *ABS: Pourriez-vous parler de Carlyle? Son idée de grands hommes est généralement très critiquée par l'historiographie. Cependant, dans votre livre, l'héro de Carlyle apparaît, en certains aspects, imprégné d'inquiétude épistémologique. Quelle réflexion pourrions-nous en avoir?*

18

Sabina Loriga: C'est une question très importante. Carlyle a été un homme et un auteur assez antipathique. Le culte des héros anticipe, sans aucun doute, certaines idées fascistes: la crainte du désordre, l'exaltation des masses (incapables de penser, mais dotées de sains instincts...), l'aversion à l'égard de la démocratie, la confusion entre le droit et la force, le besoin d'un véritable souverain à même de défendre les faibles. Je ne crois pourtant pas que telles idées puissent éclairer toute la réflexion de Carlyle. Il me semble plutôt que le culte des héros est aussi l'expression d'une inquiétude épistémologique qui me semble traverser toute l'histoire biographique. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai commencé ma réflexion avec lui: c'est comme si on avait affaire à un malade ultra-sensible, qui, à un moment donné, à bout de force, se trompe de médicament, mais qui a le courage, avant le geste fatal, de se poser certaines questions fondamentales. On pourrait dire que le « corps » de son texte donne à réfléchir.

5. *Fábio Henrique Lopes: Nous savons que c'est au cours du XIX^e et XX^e siècles que la biographie a été condamnée et même considérée marginale parce qu'elle privilégiait l'individuel au lieu du collectif. À votre avis, aujourd'hui, comment le débat historiographique peut-il résoudre cette question? D'autre part, peut-on continuer à mettre en évidence l'opposition existante entre l'individuel et le collectif puis les faits de répétitions, les régularités et l'impersonnel, l'unique dès lors que l'on se penche sur la recherche, la réflexion et la narrative biographiques?*

Sabina Loriga: Je commence par la fin de votre question. Il me semble que, dans la réflexion du XIX^e siècle, il y a des pensées qui peuvent nous aider à dépasser la pensée dichotomique (l'expression est de Norbert Elias), opposant l'individu à la société. Au cours du XX^e siècle, le contraste entre l'individuel et le social s'est souvent figé, comme momifié, en deux non-vérités opposées: un choix doit se faire en faveur *soit* de l'individu, *soit* du collectif. En revanche, dans la réflexion précédente, j'ai croisé des figures complexes, ambivalentes et sensibles – telles que le *je qui aspire au tu*, de Humboldt, la *personne éthique*, de Droysen, l'*homme pathologique*, de Burckhardt: chacune à sa manière nous préserve d'une vision individualiste de l'individu – et de la biographie. Mais j'ai oublié peut-être la première partie de votre question ...

6. FHL: *Nous savons que c'est au cours du XIX^e et XX^e siècles que la biographie a été condamnée et même considérée marginale parce qu'elle privilégiait l'individuel au lieu du collectif. À votre avis, aujourd'hui, comment le débat historiographique peut-il résoudre cette question?*

Sabina Loriga: Je ne suis pas sûre qu'on puisse la résoudre, mais il faut commencer à y réfléchir. J'ai ouvert une réflexion sur les raisons qui ont amené à la dépersonnalisation de l'histoire et à la désertification du passé. Personnellement, j'ai travaillé sur le paysage intellectuel, mais je pense qu'on doit s'interroger davantage sur les raisons sociales et politiques qui ont produit cette dépersonnalisation. Dans mon livre, je suggère qu'elle a à faire à des transformations politiques importantes, comme l'impact du bonapartisme ou l'affirmation politique des masses, mais ces ne sont que des suggestions. C'est une vraie lacune qui sera, je l'espère, bientôt comblée par d'autres recherches.

7. FHL: *La biographie, ou la narrative biographique, peut-elle favoriser, ou peut-elle contribuer à la dilution des frontières incertaines et conflictuelles entre l'histoire et la littérature? Entre l'écriture de l'histoire et l'écriture fictionnelle?*

Sabina Loriga: Je ne sais pas. En effet, j'ai du mal à réfléchir en termes de « genre » biographique, c'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai intitulé le premier chapitre de mon livre «Le seuil biographique» (LORIGA 2010). Lorsqu'on explore la frontière qui sépare la biographie de la littérature et de l'histoire, on découvre que cette frontière est floue et instable, et qu'elle se déplace dans le temps. Il faut donc historiciser la question du genre. La biographie n'est pas la même chose au XVIII^e siècle, à la fin du XIX^e siècle et dans les années 1920. Il me semble difficile et dangereux de généraliser à partir de la catégorie de genre. Par ailleurs, c'est l'une des critiques que je peux faire à propos du texte de Bourdieu sur l'illusion biographique (BOURDIEU 1986). Il suggère qu'il n'y a qu'une forme d'écriture biographique, alors qu'il y en a plusieurs. Par exemple, de nombreux biographes ont privilégié une narration chronologique suivant les scissions biologiques de l'existence: la naissance, la formation, la carrière, la

maturité, le déclin et la mort. Mais cela n'implique pas que la biographie doive nécessairement reposer sur une trame chronologique. Il suffit de penser à Plutarque qui met avant tout l'accent sur le caractère et les qualités morales du personnage plutôt que sur sa vie. Pour sa part, au début du XX^e siècle, le grand biographe Lytton Strachey préfère une narration symptomatique, s'appuyant essentiellement sur des moments clés (les conversions, les traumatismes, les crises économiques, les séparations affectives). Il n'existe aucune règle formelle en ce domaine, pas même à l'égard des caractéristiques individuelles. Des nombreux biographes les exaltent; mais quelques-uns les minorent au profit des ressemblances, dans l'espoir de représenter un type moyen, ordinaire (dans le domaine de la biographie littéraire, tel est le cas de Giuseppe Pontiggia qui corrige les individualités et les met même en séries). Je veux dire qu'une réponse fondée sur les disciplines ou les genres (histoire, littérature et biographie) me semble insuffisante. Peut-être serait-il convenable de réfléchir davantage sur les échanges, les transferts existant entre ces disciplines et ces genres.

8. *FHL: Y a-t-il des sources particulières, spécifiques ou appropriées pour la recherche biographique?*

Sabina Loriga: Bien sûr, il y a des documents biographiques classiques, ce qu'on appelle *ego-documents*, tels que les journaux intimes, les mémoires autobiographiques, les correspondances. Mais il y a aussi des sources qui n'ont pas été envisagées en tant que documents biographiques qui peuvent être très riches d'un point de vue biographique – par exemple, les procès, les sources du tribunal. Il suffit de penser à Carlo Ginzburg, qui a utilisé la documentation de l'Inquisition pour comprendre la manière de penser d'un meunier frioulan du XVI^e siècle (GINZBURG 1980) ou au *Retour de Martin Guerre*, de Natalie Zemon Davis (DAVIS 1983).

9. *ABS: J'ai pensé maintenant à votre doctorat: est-ce que vous pourriez développer des rapports entre vos études sur la biographie et la notion d'expérience militaire que vous avez utilisée dans votre thèse?*

Sabina Loriga: Oui, sans aucun doute l'idée d'expérience a joué un rôle fondamental dans mes recherches. Je suis assez infidèle en ce qui concerne les thèmes de recherche, par contre il y a une forte continuité en ce qui concerne les interrogations. Donc, je crois qu'il y a beaucoup de thèmes et de questions qui traversent le livre sur l'armée et celui sur la biographie et l'histoire. Deux questions, en particulier, y reviennent. D'une part, celle de la dépendance: dans *Soldats* (LORIGA 2007), j'avais développé l'idée de « formules de dépendance », à partir de l'œuvre de Norbert Elias, pour souligner la nécessité de comprendre les raisons pour lesquelles les individus avaient besoin et dépendaient de l'institution militaire; dans *Le Petit X* (LORIGA 2010), je me suis appuyée sur la réflexion de Humboldt, Dilthey ou Otto Hintze pour mettre en lumière les liens existant entre la dépendance et l'autonomie personnelle. Une autre continuité

concerne le thème de l'expérience: dans le premier livre, c'était l'expérience militaire, dans le deuxième, c'est l'idée d'expérience historique tout court.

10. FHL: À votre avis, la biographie est-elle nécessairement une forme d'écriture et d'explication historique?

Sabina Loriga: En effet, j'ai du mal à répondre à cette question, car je n'ai jamais écrit de biographie et peut-être je n'en écrirais pas. Je dois dire que je suis intéressée à l'histoire biographique, plutôt qu'à la biographie. Dans les dernières années, il y a eu une redécouverte importante de la biographie. C'est un phénomène positif, mais je pense qu'il y a un danger. Le danger c'est de penser que la biographie peut être une solution pour l'histoire. Je n'y crois absolument pas, c'est-à-dire, je ne cherche pas dans la biographie une réponse à l'histoire. Dans l'introduction de mon livre, je dis que, si je devais résumer en quelques mots ce que j'ai fait au cours de ces dernières années, peut-être pourrais-je dire que j'ai recueilli des pensées pour peupler le passé. Ma question de fond concernait les manières pour restituer la pluralité du passé. C'est seulement en peuplant le passé, en lui restituant ses différentes voix, que nous pouvons cultiver la dimension éthique de l'histoire. Je parle d'éthique, pas de morale. Je ne suis pas intéressée à donner des jugements moraux. Il me semble important de saisir les angoisses et les incertitudes du choix. C'est le côté dramatique de l'histoire – le « drame de la liberté ». C'est une dimension à laquelle je tiens énormément et il me semble que la dimension biographique peut aider à introduire cette tension dramatique.

21

11. ABS: Dans votre livre, vous soulignez comment le péril du relativisme – en général associé à l'historiographie dite postmoderne, d'inspiration nietzschéenne – est également inhérent à une lecture impersonnelle de l'histoire qui a l'intention de décrire la réalité par le biais des rapports de pouvoir anonymes. Pourriez-vous développer cette idée?

Sabina Loriga: Aujourd'hui, on est très sensible à la question postmoderne et à la crise de l'idée de vérité historique. C'est un problème réel. Toutefois, le danger de relativisme éthique imprègne également la lecture impersonnelle de l'histoire. Ce point a été mis en lumière par Isaiah Berlin dans sa polémique avec Edward Carr à propos du concept d'inévitabilité historique (BERLIN 1953). Berlin a écrit que, dès lors que nous laissons de côté les motivations personnelles, nous pouvons admirer ou craindre, bénir ou maudire Alexandre, César, Attila, Mahomet, Cromwell, Hitler comme nous admirons, craignons, bénissons ou maudissons les inondations, les tremblements de terre, les couchers de soleil. Une fois que nous avons complètement désertifié le passé, qu'il n'y a plus d'individu, ni de choix, la dimension éthique de la réflexion historique disparaît.

12. *FHL: Votre réflexion sur la biographie et autour de la biographie a changé votre idée sur la compréhension de l'histoire?*

Sabina Loriga: Oui, beaucoup. Je ne sais pas si j'ai réussi à exprimer combien cette expérience m'a changé. C'est l'un des doutes que j'ai *a posteriori* par rapport à mon livre: je sais qu'en l'écrivant j'ai beaucoup changé; mais je ne sais pas si j'ai été capable de restituer tout ce que j'ai pu comprendre pendant cette expérience. Elle m'a donné, en même temps, un sentiment de liberté et de limitation. De liberté, car, grâce à elle, j'ai pu dépasser les deux utopies dont j'ai parlé au début de notre conversation, celle de la représentativité et celle naturaliste. Je pourrais dire que, grâce à Humboldt et à Dilthey, j'ai compris que l'enjeu pour l'historien ne réside ni dans le général ni dans le particulier, mais bien dans leur connexion. À savoir que l'histoire est une connaissance herméneutique, fondée sur la circulation, pas forcément vicieuse, entre les parties et le tout. Le savoir général ne peut être édifié qu'à partir de la compréhension des éléments singuliers. Toutefois, ces éléments sont loin de s'offrir à une lecture directe: l'intelligence intégrale du particulier suppose toujours la connaissance du général sous lequel il est compris. Entre les deux éléments – le singulier et le général – il y a une relation de construction et de compréhension réciproque. Mais la réflexion sur l'historiographie du XIX^e siècle a été aussi un travail sur les limites de la connaissance historique, une manière pour faire le deuil de l'idée de «résurrection du passé». On ne peut accéder au passé que d'une manière indirecte, à travers des images forcément fragmentaires et inachevées. De ce point de vue, le travail de l'histoire est interminable et perpétuellement ouvert – le doute est indépassable.

22

13. *ABS: Quels sont vos projets pour l'avenir?*

Sabina Loriga: J'ai deux projets différents. D'une part, sur le plan individuel, j'ai entamé une recherche sur les transformations de l'«architecture temporelle» dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Loin d'être un phénomène neutre, le temps demeure toujours une clé essentielle de la confrontation politique et culturelle, qu'il s'agisse des façons de le scander, des manières de le concevoir, des régimes de temporalités. Ceci est davantage vrai durant cette période, au cours de laquelle une série de processus d'intensité diverse ont soumis l'individu à une discipline temporelle. La mécanisation du travail en usine, qui a induit une réglementation plus stricte du temps (à commencer par le partage entre le temps de travail et le temps libre et, par la suite, le temps pour soi), et le chronométrage (avec l'injonction de la précision horaire et l'assignation de chaque séquence temporelle à une activité désignée) ont été l'objet de nombreuses études. Je suis intéressée davantage à la standardisation et à la globalisation progressive du temps, réalisée avec l'introduction du *Standard time*, qui a établi l'actuel système des fuseaux horaires centré sur le méridien de Greenwich. Il s'agit d'un phénomène majeur de la «politique du temps» (après l'invention de l'horloge mécanique au XIV^e siècle), car le temps-monde a pris le pas sur une

myriade de temps locaux: on pourrait dire qu'un grand temps unique a enveloppé toute la réalité. Cette nouvelle organisation institutionnelle du temps n'est en rien neutre politiquement. Forte de sa fonction d'intégration et de coordination, elle a joué un rôle hiérarchisant dans les rapports sociaux et dans les relations entre les États et les aires culturelles.

D'autre part, depuis dix ans, j'anime, avec Olivier Abel et d'autres collègues, un séminaire visant à tisser un dialogue entre les philosophes et les historiens. Notre réflexion commune a commencé, en décembre 2000, lorsque nous avons organisé un colloque autour du livre de Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (RICOEUR 2000). Ensuite, nous avons approfondi ce dialogue, dans la conviction que le passé ne concerne pas seulement les historiens, et ne peut pas être un objet monopolisé par eux, et qu'il est indispensable d'interroger ensemble la dimension éthique du rapport au passé, car c'est une condition du lien social et, en même temps, du dissensus civique.

Dans le cadre de ce projet collectif, nous avons créé un atelier international sur les usages publics du passé. Notre programme de recherche se fonde, en particulier, sur trois considérations complémentaires. La première concerne ce qu'on pourrait appeler la *géographie des affaires*: il nous semble essentiel d'aller au delà de la dimension nationale et d'envisager des formes d'internationalisation, voire de globalisation. La deuxième considération touche à la conformation de *l'espace public*: les réflexions récentes sur les usages politiques du passé ont souvent été marquées par la nostalgie d'un prétendu «âge d'or» (sans doute largement surestimé) dans lequel le passé aurait été réservé aux seuls historiens; il serait convenable de dépasser ce point de vue et de se donner les moyens d'analyser les processus de communication et les transformations contemporaines de *l'espace public*. La dernière considération concerne la confrontation avec *d'autres formes de connaissance du passé*: il nous semble qu'il serait utile d'envisager de manière plus systématique d'autres vecteurs de la mémoire sociale, tels que la littérature et le cinéma. Afin d'avoir un espace de réflexion commun, nous avons conçu un *web site*, qui a été ouvert en novembre 2010.⁴

Nous comptons également d'organiser chaque année, deux ou trois journées d'étude sur un thème spécifique. Les journées prévues en juin 2012 s'appellent: « La question du trauma dans l'interprétation du passé ». Le concept de trauma, ou de traumatisme, qui a toujours été central au sein de l'appareil théorique de la psychanalyse, survient de plus en plus hors du champ clinique, dans les tentatives de transmettre l'expérience des survivants ainsi que des victimes indirectes des expériences génocidaires du XX^e siècle. Accepté par les sciences sociales, le concept de trauma nourrit également de nombreux textes littéraires ainsi que des œuvres d'arts. Sans doute, est-on devenu plus sensible à la manière dont certains événements historiques perturbent gravement les capacités de symbolisation des individus, attaquant leur capacité de pensée.

⁴ Cf.: <http://ehess.dynamiques.fr/usagesdupasse>.

Toutefois, à relever rapidement les occurrences récentes en sciences sociales, on a parfois l'impression qu'on utilise la notion de trauma (ainsi que les termes qui y sont massivement liés: victime, deuil, résilience) comme si elle était porteuse de sa propre explication. N'y a-t-il pas un élargissement imprécis du terme; une sorte de banalisation? Afin d'aborder cette question, il y aura une série d'interventions sur différentes situations sociopolitiques contemporaines (Algérie, Rwanda, Guatemala, Cambodge, etc.) où la question traumatique intervient comme un problème collectif au regard du passé. Dans cette même perspective, nous envisageons de nous interroger sur les formes artistiques d'expression ou de traduction du trauma.

Bibliographie

BERLIN, Isaiah. De la nécessité historique. In: _____. **Éloge de la liberté**. Paris: Calmann-Lévy, 1988.

BOURDIEU, Pierre. L'illusion biographique. **Actes de la Recherche en Sciences Sociales**, vol. 62/63, p. 69-72, juin, 1986.

CARLYLE, Thomas. **Les Héros**. Paris: Maisonneuve & Larose; Paris: Éditions de Deux Mondes, 1998.

DAVIS, Nathalie Zemon. **Le retour de Martin Guerre**. Préface de Carlo Ginzburg. [Paris]: J'ai Lu, 1983.

24

DELACROIX, Christian. Linguistic turn. In: _____ et al (dir.). **Historiographies I: concepts et débats**. Paris: Éditions Gallimard, 2010, p. 476-490.

GINZBURG, Carlo. **Le fromage et les vers: l'univers d'un meunier du XVI^e siècle**. Trad. Monique Aymard. Paris: Flammarion, 1980.

LORIGA, Sabina. L'épreuve militaire. In: LEVI, Giovanni; SCHMITT, Jean-Claude (dir.). **Histoire des Jeunes en Occident**. Paris: Seuil, 1996a.

_____. In: REVEL, Jacques. **Jeux d'échelles: la micro-analyse à l'expérience**. Paris: Gallimard; Paris: Éditions du Seuil, 1996b, p. 15-36.

_____. Ser historiador hoje. Tradução de Eliane Cezar. **História: debates e tendências**, vol. 4, n. 1, julho 2003a, p. 23-35.

_____. Entrevista com Sabina Loriga: a história biográfica, realizada por Benito Bisso Schmidt em junho de 2002. Tradução de Benito Bisso Schmidt, revisão de Flávio Heinz. **Métis: história e cultura**, vol. 2, n. 3, jan./jun. 2003b, p. 11-22.

_____. **Soldats: un laboratoire interdisciplinaire: l'armée piémontaise au XVIII^e siècle**. Paris: Les Belles Lettres, 2007.

_____. A imagem do historiador, entre erudição e impostura. In: PATRIOTA, Rosângela; PESAVENTO, Sandra Jatahy (orgs.). **Imagens na história**. São Paulo: Hucitec, 2008.

- _____. La tâche de l'historien. In: OLIVIER, Abel; ASKANI, Hans-Christoph; CASTELLI-GATTINARA, Enrico et al. **La juste mémoire**: lectures autour de Paul Ricoeur. Genève: Labor et Fides, 2006.
- _____. **Le Petit x**: de la biographie à l'histoire. Paris: Éditions du Seuil, 2010a.
- _____. A tarefa do historiador. In: GOMES, Angela de Castro; SCHMIDT, Benito Bisso (orgs.). **Memórias e narrativas (auto)biográficas**. Rio de Janeiro: Fundação Getúlio Vargas; Porto Alegre: Ed. UFRGS, 2010b, p. 31-45.
- _____. **O pequeno x**: da biografia à história. Belo Horizonte: Autêntica, 2011.
- _____. Le moi de l'historien. **História da Historiografia**, n. 10, dezembro 2012, [à paraître].